

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an ..... \$1.00

Six mois ..... 0.75

Un numéro .. 0.01

L'abonnement  
est strictement payable  
d'avance.

CONDITIONS.

ANNONCES :

Par ligne  
Première insertion, 10c  
Ins. subséquentes, 5cRemise libérale  
aux annonceurs à long  
terme.

## JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Le vrai peut quelquefois n'être pas "vrai sans blague."—BOIS L'ŒUV.

Vol. I.

Bureaux : 79, rue Notre-Dame,  
Au-dessus de E. Mathieu & Frère, épiciers.

No. 14.

## Feuilleton du "Canard."

## LES AMOURS DE QUATERQUEM

Quaterquem, qui savait un peu d'anglais et qui devinait le reste, n'avait pas perdu un mot de cette conversation faite à demi-voix. Il regarda miss Alice et la trouva plus belle que le jour. La musique du Chalet y perdit quelque chose.

"Voilà une jolie Anglaise, pensait-il. Est-ce la fiancée ou la femme de ce grand garçon si roux et si mal élevé ?"

Pendant ce temps, la belle Alice écoutait fort attentivement l'opéra. Elle pleura sur le sort des fantasmes de l'Autriche quand elle apprit de Max.

Qu'au service de l'Autriche,  
Le militaire n'est pas riche

Elle rit aux éclats quand elle les vit jouer à la drogue et se pincer le nez avec des chevilles de bois. Enfin elle scandalisa complètement sa mère et l'Anglais aux favoris roux. Pendant l'entr'acte, la mère prit la parole.

"Ma chère Alice, y pensez-vous ? Vous riez comme une petite Française évaporée. Cela est tout à fait choquant.

—Choquant et inconvenable, ajouta l'Anglais.

—Monsieur, dit Alice d'un air assez sérieux, je fais grand cas de votre prudence, et je sais que vous ne seriez pas déplacé à la chambre des communes. Mon père le dit, et mon père s'y connaît, assurément. Mais de grâce, n'usez pas cette précieuse éloquence pour une petite évaporée. La nation anglaise y perdrait trop, et je craindrais de ne pas gagner assez. Laissez moi rire et chanter à mon aise, au moins jusqu'à ce que je sois votre femme. Puis tard, nous verrons.

—Alice ! dit la mère d'un ton sévère.

—Chère mère, dit la jeune fille en lui prenant la main, pourquoi M. Harrison me fait-il la leçon à tout propos ? Croit-il que j'ignore les convenances, et qu'il est parfaitement "impropre" de témoigner par ses gestes ou par ses paroles une émotion quelconque ? Cela est fort bon dans Oxford-Street, mais nous sommes à Paris et non plus à Lon-

dros ; nous sommes au spectacle et non pas au temple, et je n'ai que faire des sermons de M. Harrison."

Ce discours, qui ne fut pas long, acheva la conquête de Quaterquem. Il est des jours où les savants aiment comme des ignorants. Ce jour-là, c'était le tour de notre ami. Justement, son cœur était vide, car la science est une maîtresse jalouse qui ne laisse pas de place à d'autres amours, et depuis deux ans, Quaterquem, tout occupé de ses recherches sur les aérostats, avait mené la vie d'un anachorète au désert. En quelques instants, ce feu longtemps éteint se ralluma et brûla le cœur du pauvre mécanicien.

"Quelle folie, pensait-il, d'aimer cette petite fille, déjà fiancée à un autre ! Je vais me consumer à poursuivre ce rêve et livrer au hasard une découverte qui peut-être doit changer la face du monde !"

La réflexion était aussi inutile que rage. Quaterquem, emporté par son ardeur, ne songea plus qu'à se rapprocher de la jeune Anglaise ; mais comment franchir la barrière et violer toutes les convenances britanniques ? Cependant l'entr'acte allait finir : déjà la salle se remplissait de spectateurs ; il fit un effort de génie et trouva cette question :

"Pardon, mademoiselle, n'avez-vous pas nommé M. Harrison ?"

La jeune Anglaise le regarda d'un air étonné.

"Oui, monsieur," dit-elle. L'Anglais rougit jusqu'aux oreilles, mais Quaterquem était décidé à ne pas s'en apercevoir.

"Monsieur, dit-il en s'adressant directement à lui, permettez-moi de vous demander si vous n'êtes pas mon cousin James Harrison, du Devonshire.

—Je n'ai pas de cousin en France, et je ne suis pas de Devonshire, mais du Lancashire, répliqua l'Anglais d'un air rogue.

—Lancashire ou Devonshire, c'est tout un. Au reste, je vous en félicite, car le cousin dont je vous parle est, dit-on un gentleman assez mal élevé."

La jeune Anglaise éclata de rire et M. Harrison fronça le sourcil.

"Bon ! dit Quaterquem, la glace est rompue et la présentation est faite. Au reste, monsieur, continua-t-il, la famille Harrison à la quelle je suis allié est une fort bonne famille à laquelle tout homme d'honneur pourrait être fier d'appartenir. Ma tante, mistress Margaret Harrison, était l'une des plus

belles personnes d'Angleterre. J'ai vu son portrait, peint par Lawrence ; c'est un véritable chef-d'œuvre. Ce qui m'étonne le plus, c'est sa ressemblance parfaite avec miss Alice : on dirait sa mère ou sa sœur."

Tout cela fut débité d'une haleine avec une simplicité parfaite. Miss Alice sourit avec grâce et fut flattée du compliment. Sa mère écoutait le Français sans dire un mot, ni remuer seulement la paupière : on eût dit la statue de la Pruderie. Le seul Harrison, hérissé comme un dogue, étouffait de ne pouvoir chercher querelle à un homme si poli.

"Monsieur, dit Alice, qui prenait plaisir à se moquer de Harrison, êtes-vous d'origine anglaise ?"

—Pas tout à fait, répondit Quaterquem. Mon père était bas Breton et ma mère basse Bretonne, mais une cousine de mon père, au quinzième degré, épousa, vers 1803, un Anglais qui s'appelait Harrison, et c'est de là que vient notre parenté avec tous les Parrison du Lancashire. En Bretagne, les cousins des cousins sont tous cousins entre eux.

—vous n'avez jamais vu M. James Harrison, votre cousin ? demanda miss Alice.

—Non ; mais j'irai le voir dès que ma grande entreprise sera terminée.

—Excusez ma curiosité, monsieur, dit Alice ; quelle est donc cette grande entreprise qui vous empêche de faire visite à M. James ?"

—Alice dit à la mère en la regardant avec ses yeux rigides, la curiosité est une chose impropre."

—Oh ! madame, il n'y a nulle curiosité, se hâta de répondre Quaterquem. Dans un mois le monde entier saura de quoi il s'agit. J-veux donner à la France l'empire du monde.

—Oh ! s'écria la vieille Anglaise, vous en laisserez bien une part à l'Angleterre.

—Moi ! répondit Quaterquem enchanter de son succès, je ne lui laisserai pas un continent, pas une île, pas un comté.

—Monsieur, dit Alice en riant, vous venez d'indigner ma mère au point de lui faire parler français, ce qu'elle avait juré de ne jamais faire, par patriotisme."

Quaterquem s'excusa poliment. La toile se leva, et le Domino noir interrompit la conversation.

"Tout va bien, pensa notre héros, Alice est étonnée, sa mère est indignée, Harrison grince des dents et

voudrait mordre. Désormais, les premières avances sont faites."

Il attendit avec confiance la fin du premier acte et parut uniquement occupé du spectacle. Il ne se trompait pas dans ses calculs. A peine la toile était-elle baissée que la vieille Anglaise se tourna vers lui et commença l'attaque en ces termes :

"Monsieur, vous avez entendu parler le lord Nelson ?"

—Celui que mon père a tué !

—Comment ! c'est votre père qui a tué ce héros !

—Ma foi, dit Quaterquem, ce n'est pas de ma faute. Nelson faisait tuer sur lui ; il a tiré sur Nelson. Mon père était un brave matelot qui faisait son métier à bord du Redoutable, à Trafalgar. Quand le Vicory que montait Nelson aborda le Redoutable, mon père, qui était dans les hunes, aperçut l'amiral, le visa, et, comme il était bon tireur, il le tua d'un coup de fusil.

La vieille Anglaise poussa un soupir et se couvrit les yeux de son mouchoir. Les yeux d'Alice brillaient d'impatience. On y lisait clairement : "Mon cher monsieur, vous venez de dire une sottise..." Quaterquem s'en aperçut et perdit contenance. Heureusement, la jeune fille vient à son secours.

"Consolerez-vous, chère mère, dit-elle, nous sommes tous mortels, et ce héros invincible, s'il avait échappé aux balles françaises, n'aurait pu, néanmoins, vivre éternellement. Sa mort fut bien vengée !"

—Hélas ! ma chère Alice, tu sais aussi bien que moi combien toute notre famille a perdu dans cette mort funeste.

—Pardonnez-moi, dit Quaterquem, si je vous rappelle sans le savoir un souvenir douloureux.

—Monsieur, dit Alice, vous ne pouvez pas comprendre le chagrin de ma mère. C'est un secret de famille.

—Mon pauvre père avait bien besoin, pensa Quaterquem, de tirer un coup de fusil à ce chien d'Anglais, pour que ce malheureux coup de fusil me brouillât dès les premiers mots avec une vieille folle !"

Il eut un silence de quelques minutes. Quaterquem, fort embarrassé de sa personne, feignait de longner toutes les loges. Tout à coup, la vieille dame reprit l'entretien.

"Monsieur, dit elle, vous m'accorderez, je crois, que la patrie de Nelson et de Wellington sera toujours le premier pays du monde."